

Nouvelles vues

Revue sur les pratiques, les théories et l'histoire du cinéma au Québec



Chronique de la vie quotidienne, par Jacques Leduc [projet de 1973–1975]

Jacques Leduc

Numéro 17, hiver–printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107996ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107996ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Observatoire du cinéma au Québec

ISSN

2563-1810 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Leduc, J. (2016). Chronique de la vie quotidienne, par Jacques Leduc [projet de 1973–1975]. *Nouvelles vues*, (17). <https://doi.org/10.7202/1107996ar>

© Jacques Leduc, 2016



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

N.F.B. O.N.F.
RECORDS
CENTRE
DES DOCUMENTS

CHRONIQUE DE LA VIE QUOTIDIENNE

Aussi bien dire ce qui suit. Le texte que vous allez lire n'a rien d'un scénario. Pourtant, il clôt une longue année de réflexion, consacrée en large part, somehow, au cinéma. Il se veut donc, aujourd'hui, comme un petit essai sur le cinéma, plus particulièrement sur le cinéma que nous avons pratiqué, pratiquons et voulons continuer, par-dessus tout, à pratiquer.

Dans mon esprit, il tient donc lieu de scénario.

Comme un vrai scénario, au bout duquel il est nécessaire de se faire attribuer une somme d'argent, une somme d'argent nécessaire pour passer à entreprendre, à l'étape "A". Le but de ce texte est donc de demander des fonds pour faire un film. Un budget sommaire dit assez exactement la dimension du projet.

PROLOGUE EN FORME DE FABLE

L'action se passe quelque part dans le désert, au Nevada, et l'histoire que je vais vous conter est classique. John Ford tourne. Bien serré, pas un pied de trop, avec des chums, de bonne humeur, entre deux parties de gin rummy. Surviennent, sans s'annoncer, pour rompre le charme, bien bedonnants, les MOGULS, les banquiers, les comptables.

- Mister Ford, you're three days late on the shooting schedule.

Et Ford d'arracher quelques pages du scénario.

D'annoncer:

- Le retard est rattrapé.

J'aimerais bien vous dire, le plus simplement possible sans en cacher les difficultés, à quoi ressemblera le projet que nous vous soumettons et qui s'appelle "Chronique de la Vie Quotidienne". J'aimerais bien d'abord vous expliquer, l'ayant déjà fait plusieurs fois à d'autres, la dimension du projet, et vous en convaincre. C'est comme en peinture; il y a d'excellents caméos, il y a d'excellentes pochettes de disques, des canevas de diverses grosseurs, des murales et des fresques, la taille, somme toute, n'ayant, ultimement, rien à voir avec la qualité. Il en est ainsi des petits poèmes et des grands. Et tout comme la littérature qui propose des poèmes, des romans et des essais, petits et grands, le cinéma qui propose des fictions ou des documentaires, de la nouvelle, de l'animation et bien des conneries.

Nous proposons donc un film fresque.

Sans ambage, un film de six heures.

Six heures pour trouver un sens aux choses.

Et voici comment il me viendrait à l'idée d'utiliser mon temps cinématographique pour les deux ou trois prochaines années.

J'aimerais qu'on me permette de rattrapper quelques signes de ces temps qui courent. J'aimerais pouvoir m'appliquer, ^{avec} minutie, lentement, pendant les 150 jours que durera le tournage, à mettre sur film, en compagnie de quelques compagnons de travail qui s'enthousiasment pour le projet, selon une méthode qui se rapproche du documentaire, des notes, rien de plus, au gré des jours et de l'inspiration quotidienne que chacun à sa manière amène. J'aimerais filmer ces notes et les réunir, ultimement, dans un corpus de six heures, constitué de fragments de diverses longueurs et à être distribué dans n'importe quel ordre ou au gré des demandes et des affinités de programme.

THINK BIG!

360 minutes de films ça fait tout près de 13,000 pieds de pellicule et à raison de 15 pour 1 ça fait bien 200,000 pieds!

Mais ça a l'air plus big que ce l'est en réalité parce que si on pense à \$300,000. pour 360 minutes ça revient à quelques \$800.00 la minute, ce qui, quand on compare un peu à \$60,000. pour un 20 minutes dans la série Toulmonde Parle Français, représente une économie considérable.

Faut voir ça comme une fresque, sur un pan de mur. Beaucoup de détails et a cast of thousand!

J'ai un ami qui fait des murales dans les lieux qu'il habite. Et il lui restait à peine quelques heures de travail pour achever une reproduction d'un A. Beardsley à la grandeur de trois murs lorsque le propriétaire lui annonçait qu'il était "évincé" pour cause de démolition ou de vente. Nous irons, quelques heures, filmer chez lui pendant qu'il termine son travail, avant qu'on démolisse la place.

Chose curieuse aussi, ce gars-là se passionne aussi pour les beaux morceaux de plâtre! Il se promenait un jour près d'un cinéma en démolition (avant c'était des églises, maintenant c'est des cinémas!) et il aperçut, qui tenaient, précaires, après de la vieille broche, quelques vestiges, volutes ou fleurons, d'une colonne disparue. Aujourd'hui, sur sa cheminée, un petit bloc de plâtre, dans une autre société çaurait été du marbre, témoin du temps. J'aimerais qu'on filme ça aussi.

Nous sommes arrêtés prendre une tasse de café l'autre jour, quelques six ou sept d'entre nous, et la crème arrivait dans ces petits pichets en verre qui ressemblent à des minuscules pintes de lait et qui sont disparus, tous les deux, il y a déjà quelque temps, pour laisser passer le plastique. Mon propos n'est pas ici de parler du plastique, mais des petites pintes de lait qui s'appuyaient sur vos tasses de café.

Il y a des choses qui disparaissent et avant qu'il n'en reste plus rien (for better or for worse) j'aimerais quelque temps les retenir.

Je pense que le monde, que nos vies collectives, que nos vies ici à l'ONF, je pense que le monde traverse une période particulièrement importante dans son histoire, et je trouve regrettable, tout à coup, qu'on s'r'trouve en studio* tout'la gang, en train de faire des petits films "divertissants"!

* On aura compris que le "studio" dont il s'agit dépasse largement les limites de l'espace physique que nomme habituellement ce mot pour indiquer une attitude qui finit par se reconnaître à ce que j'appelle "l'effet-maquilleur" qu'il produit, et qui dit bien c'que ça veut dire!

Or, c'est en réaction contre cet esprit de bungalow qui s'imprègne lentement dans nos murs et sous ma peau que le projet "Chronique de la Vie Quotidienne" arrive à voir le jour.

Et à les voir passer, je n'ai pas grand'chose à dire sur les temps qui courent. D'humeur creuse ils me sidèrent; d'humeur égale ils me fascinent; et il m'arrive de ne pas y penser. Ma façon de penser face à eux, face à ces temps, coïncide, parfois en harmonie, parfois pas, avec eux; ils sont bien contradictoires, mon attitude ne l'est pas moins.

Mais c'est une attitude de chercheur qui aime bien trouver dans ce qui l'intéresse le signe de quelque chose d'autre. Et comme le tristement célèbre (et d'ailleurs beau) flamand rose qu'on retrouve sur nos parterres, les chiens écrasés de notre vie quotidienne à tous et chacun, ont parfois une valeur de signe.

Je trouve les crises monétaires (et les valeurs humaines qui y sont désormais assujetties)

fastidieuses, bien sûr, mais surtout bien théoriques.

C'est pour ça que l'aire du cinéma se limite à son champ (chant) émotif et que s'il peut faire pleurer il lui est beaucoup plus difficile de persuader. Je dis ça pour indiquer qu'on va se tenir loin des lectures théoriques mais qu'on va coller de façon intransigeante à la réalité dans cette recherche des signes du temps qui court.

Nous aspirons à pratiquer notre métier et le pratiquer comme se pratique n'importe lequel métier, simplement, normalement, suivant le courant contradictoire de la vie quotidienne, comme se pratique la plomberie et s'écrivent les thèses universitaires. Nous voulons pratiquer notre métier sur une base quotidienne parce qu'il nous semble que voilà la seule manière de se parfaire, la perfection s'exécutant au gré des jours. C'est ainsi que nous voulons faire du cinéma parce que nous ne sommes pas des grands cinéastes aux grandes idées, mais des petits aux petites. Voilà comment on veut faire des films parce qu'issus de la collectivité, nous voulons par-dessus tout faire du cinéma collectivement.

Qu'on ne s'alarme pas si ce projet de film ressemble pas à un rapport annuel, à un résultat de recherche ou à notre fameux plan de bungalow! A tout événement, les maisons aseptisées, on en a plein l'cul! Non, ce projet est plutôt l'aboutissement collectif de plusieurs années appliquées à la pratique occasionnelle de notre métier, à la réflexion quotidienne sur celui-ci et à notre volonté grandissante de le pratiquer librement, en se disant qu'au pire, plusieurs petites idées en feront peut-être une grande si elles sont maintenues par un point de vue qui les rassemble, par un ton égal et par un rythme qu'un tel tournage quotidien imposera.

..

J'aimerais bien filmer une odeur de Vicks tenace qui flotte dans l'air; et l'odeur de la poussière sur des vieux fauteuils bruns avec des appuie-coudes en dentelles. Et certaines expériences récentes, à l'ONF même, indiquent un peu la voie. Le film "Ousque tu vas d'même?" sur la course à pied, nous fournit pour ainsi dire quelques pistes. Comment? Parce que parmi tous les films récents faits chez nous, celui-ci s'inscrit le plus résolument dans la durée; il propose, sans compromission, de respecter ce qu'il tourne, l'effort des coureurs, la "paraphernalia", quelques beaux plans d'hélicoptère, tout l'truc, mais tout l'truc relativement si bien installé dans une durée qui respecte la durée de ce qu'il filme que son propos s'en trouve multiplié, tout à fait contrairement, par exemple, à 60 Cycles qui télescopait l'événement presque à outrance.

Et il me semble que si 60 Cycles était exemplaire à la façon du film-spectacle, "Ousque tu vas d'même?" est exemplaire à la façon du film-documentaire. A l'outrance ça devient du document pur.

C'est un fait que nous n'avons pas toujours fait des films divertissants, comme ceux de John Ford, et à s'y essayer on n'y parvient pas tout le temps! Je me souviens même d'un temps où tout film qui sortait de notre usine était considéré à priori

comme plutôt "platte".

Rétrospectivement, il me semble que voilà une bonne qualité qu'on a perdue dans notre quête pour un plus large public. Parce que dans cette quête on a perdu quelque chose de la vérité qu'avaient nos "vieux films". J'm'ennuie des vraies cuisines, des vrais frigidaires qui ferment mal, des gouttes d'eau dans les robinets; des vrais moments en somme qui ont fait la grandeur de bien des films plattes. Je m'ennuie de quelqu'un qui s'allume une cigarette et qu'on prend le temps de regarder. J'm'ennuie d'un gros plan sur une bouteille d'encre quand une plume fontaine vient y boire. Je m'ennuie des gestes simples, mais vrais. Et rien n'est jamais simple une fois scénarisé.

Qu'on me comprenne bien, je ne suis pas contre les scénarios ("Some of my best friends...") je regrette qu'ils soient devenus nécessaires. C'est un choix grave à faire parce qu'il impose de la réalité une vision pré-contrainte; et voilà comment on finit par tourner avec une Eclair comme avec une Mitchell, des films à \$3,000.00 la minute, tel un dyslexique devant un outil, incapable de s'imaginer à quoi ça peut servir.

Aujourd'hui, j'aimerais donc filmer des notes, juste des notes et pendant 150 jours inscrire sur film, en direct quand c'est possible, des moments observés, des instants jamais rattrapables, des petits moments vrais.

Car, c'est vrai qu'il y avait un cinéma Capitol à Montréal en 1973 et que la veille de sa démolition tout l'monde fêtait, ben saouls, avec des filles en bikini qui prenaient des bains de champagne, qu'on y a vendu des vieux meubles, qu'on a pu voir des bouttes de films muets, et voler des vitraux de EXIT. Il y a dans de tels moments des instants qui ont quelque chose de permanent. Quelque chose d'historique qui dépasse largement l'aire de toute mise-en-scène, de tout scénario, de toute refabrication.

En direct quand c'est possible, mais n'éliminons rien car c'est vrai aussi qu'il y avait à Lacolle, un hypnotiseur qui donnait un spectacle sur scène. Le direct est ici bien théâtral. Et ce spectacle, comme celui du Capitol, avait, à sa manière, lui aussi, des moments de permanence. Et ça, ces instants-là, à moins d'un rare bonheur, jamais autrement qu'en direct.

Nous voulons donc faire un film sur la vie quotidienne, en direct, quand il faut, selon un processus créateur qui se déroule normalement au gré des jours, au gré même de son propre sujet, étant à la fois sujet et manière.

Que dire encore sur le scénario que nous ne sachions déjà depuis 75 ans que le cinéma existe? Sinon qu'à son arrivée - toute récente chez nous - notre esprit de recherche a pris une débarque. Je trouve dommage que nous ne soyions plus les premiers à faire des mauvais films.

Archives - n.f.pl. (étymologie) collection de pièces, titres, documents, dossiers anciens. "De lentes monographies enfouies en des archives de bénédictin." Et c'est de Jaurès dans le Petit Robert! Etant déjà bénédictins dans notre grande institution drabe, nous voulons être ces lents archivistes qui ne transmettent pas les événements qui écrivent l'histoire, mais plutôt les incidents qui la subissent; nous serons moins intéressés par la vie publique des choses que nous le serons par leur vie collective et privée. Et préférons les chiens écrasés aux événements mondains. Bref, nous avons choisi d'être les journalistes des pages perdues au fond du journal, au fond du papier.

PETIT TABLEAU SYNOPTIQUE

POURQUOI?

1. Le sort de plus en plus triste fait au cinéma parce que coupé des réalités quotidiennes.
2. Les rapports production-création qui n'ont jamais véritablement changé.
3. La "crise du langage" (cinématographique!). On tourne en rond dans des schèmes de représentation (narration-rebondissement) qui sont toujours les mêmes.
4. Le caractère événementiel (6-8 semaines par an) de ce cinéma-là qui l'enferme dans un ghetto coupé du quotidien (donc du social), comme Mannix et Cannon.
5. Pour pouvoir se servir adéquatement de cet outil de réflexion qu'est le cinéma.
6. A cause de la vanité du film dit d'auteur.
7. Pour travailler plus, c'est-à-dire normalement!

QUOI?

"CHRONIQUE DE LA VIE QUOTIDIENNE"

1. Chronique. C'est-à-dire cohérence, dût-on la retrouver au travers de l'incohérence des choses quotidiennes. Structures possibles. (types d'exemple:)
 - les âges d'une personne
 - les saisons
 - les heures de la journée -
ou de la semaine
 - la division: travail - loisir -
sommeil.

2. de la vie.- C'est la vie que nous irons chercher par opposition à celle qui nous est offerte (par les médias, surtout). Non à la vie publique, oui à la vie privée et collective, oui aux signes et aux objets.

3. quotidienne. Au jour le jour. Une remarque ici s'impose sur le double sens du mot quotidien
 - quant au sujet puisqu'on se penchera sur ce qui est le plus quotidien.
 - quant à la manière puisque la réflexion s'exercera tout aussi quotidiennement.

OU?

4. en ville. Puisque le social est urbain, que l'urbain s'accroît et que nous sommes tous (à l'instar du cinéma même) des cinéastes urbains.

QUAND?

- 150 jours de tournage répartis en 1974-75
- et un montage/finition réparti en 1974-75 et 76
- copie zéro, 2 ans après début tournage, c'est-à-dire octobre '76 (qu'on se rassure, nous ne tournerons pas pendant les olympiques!)

QUI?

- Jacques Leduc
- Pierre Bernier
- Séraphin Bouchard
- Pierre Letarte
- Jacques Bobet en qualité de producteur.